

Régis
Jauffret

Cannibales

R O M A N

Régis
JAUFFRET

Rentrée littéraire 2016 • **Seuil**

CANNIBALES

RÉGIS JAUFFRET

CANNIBALES

roman

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-130996-6

© Régis Jauffret et les Éditions du Seuil, août 2016

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Chère Madame,

Geoffrey a dû vous faire part de ma décision et venir pleurer dans votre giron. Vous devez vous sentir beaucoup plus mal que moi. Je ne voudrais pas que votre tension fasse un bond comme à la Toussaint dernière. Comment vous expliquer à quel point je serais chagrine de vous savoir toute seule aux urgences ?

À votre âge vous savez sans doute que les amours sont des ampoules. Quand elles n'en peuvent plus de nous avoir illuminés, elles s'éteignent. Il serait sot et vain de vouloir leur ouvrir le ventre pour tenter de les ranimer. Autant chercher à réparer un coucher de soleil au lieu d'accepter la nuit et attendre l'aube du lendemain.

Soyez sereine, nous ne souffrons pas. C'est pour rire que nous avons fait semblant de nous aimer. Pas aux éclats, doucement comme on se moque de quelqu'un dans son dos. La plaisanterie de l'amour, ce théâtre de marionnettes où tel Guignol dans la femme l'homme donne du bâton.

Je ne peux me passer de la perspective d'aimer. Plutôt circuler de main en main, jouer les mistigris, les évaporées, que soliloquer dans le vestibule et regretter en sortant de

ma douche que seul le grand miroir du lavabo puisse se vanter de m'avoir vue nue depuis l'avant-veille.

Le malheur de tourner dans cet appartement à la recherche d'un coin où je me sente à l'abri. Je regarde le chevalet en passant. La palette et les pinceaux me font peur. Je préfère ignorer ce que je peindrais si je me remettais à peindre. J'ai une amie qui m'a proposé de monter une galerie avec sa cousine germaine. C'est baisser les bras quand on est peintre de se faire commerçante en tableaux. Je devrais devenir actrice. J'ai toujours rêvé d'être chanteuse d'opéra mais avec ma voix fluette ce serait jeter l'argent de prendre des leçons.

J'ai entendu parler du beau temps qui régnait ce matin à Cabourg. La température est douce, vous vous êtes sûrement décidée à sortir pour en profiter avant l'heure du déjeuner. Pendant que vous cheminez sur la promenade Marcel-Proust, je me demande si je ne vais pas découcher.

Je n'aime désormais plus mon lit, il me rappelle Geoffrey et sa manie de tirer la langue en rêvant. J'ai un petit grenier mais comment le fourrer là-haut ? La trappe est trop étroite. De toute façon il faudrait des courroies, des poulies et deux solides gaillards pour les manipuler. Il vaut mieux n'y plus penser et m'exiler pour la nuit. Je me roulerai dans une couverture sur la banquette de la vieille camionnette de l'épicier maghrébin du coin de la rue dont les serrures des portières sont mortes.

Tout vaut mieux que rester dans cet appartement. Je n'ai pas envie d'entendre votre fils sonner comme un beau

diable à trois heures du matin. Les hommes ne savent pas mâcher les ruptures et les avaler sagement comme une bouillie.

Vous recevrez ma lettre demain. En l'ouvrant, vous entendrez la pluie tomber sur votre terrasse. Profitez aujourd'hui du beau temps, après cette journée radieuse vous subirez une semaine d'intempéries. Les ordinateurs des stations météo du monde entier sont en réseau depuis l'an dernier. Les météorologues ne se tromperont jamais plus.

Je doute que depuis notre dernière rencontre vous vous soyez initiée aux joies de la communication numérique. Après le piratage dont je fus victime au printemps, je suis quant à moi revenue à l'encre et au papier. Je compte sur la paresse des postiers pour s'abstenir de scanner les missives afin d'en faire profiter les réseaux avides de pomper toute l'intimité du monde.

Si vous me le permettez, je vous embrasse. Je comprends très bien qu'à présent vous me détestiez. Dans ce cas, je disparaîs avec ma lettre que vous venez de jeter à la corbeille.

Noémie

Chère Noémie,

Ne changez pas le lit de place, Geoffrey m'a dit le plus grand bien de l'estrade où vous l'avez posé. Vous avez vue panoramique sur cette grande pièce qui d'après le cliché que vous m'avez montré ressemble à un paysage campagnard. J'aime toutes ces fleurs, ces plantes vertes, ce lierre qui grimpe aux murs et la belle moquette émeraude que vous avez choisie avec lui.

À votre âge j'étais comme vous. Lorsque Poutine rentrait le soir il ne reconnaissait plus la maison. J'avais remué les commodes, la table de la salle à manger stationnait au milieu de son bureau, la télévision sur une marche d'escalier, j'avais transformé le salon en une chambre immense très épurée où Geoffrey tournoyait sur un tricycle en poussant des cris d'Indien.

Oui, mon mari avait pour prénom Poutine et il a ignoré jusqu'à la fin de sa vie que les Russes en avaient fait un patronyme. Quand il est mort, je me suis installée dans ce petit logement. À quatre-vingt-cinq ans, je ne bougerai plus d'un cil. Les meubles resteront jusqu'à mon décès à la place exacte où les déménageurs les ont déposés. Avec

mon ostéoporose, j'ai même parfois du mal à avancer ma chaise pour mettre les pieds sous la table.

Je ne sais de quelle décision vous parlez. Je suppose que Geoffrey ne vous offre jamais de fleurs. Les hommes fidèles ne font pas de cadeaux. Attendez pour pleurnicher le jour où il vous couvrira de lys et de roses. Vous n'aurez pas toujours vingt-quatre ans, la vieillesse vous fera peut-être mettre un genou en terre dès avant la trentaine. Mon fils est humain, il attendra la dernière extrémité pour vous tromper.

Je ne saurais trop vous conseiller de l'aimer, les Geoffrey ne courent pas les rues. L'amour est comme l'argent, on peut être heureux dans la ruine mais l'opulence ne nuit pas au bonheur. On ne perd rien à vivre passionnée, à attendre un homme qui vous attend aussi, à échanger avec lui des promesses, des rêves, belle monnaie frappée au coin de ce sentiment décrié par les chevaux de retour des idylles qui ont capoté.

Je ne comprends pas pourquoi vous éprouvez le besoin de m'écrire. Nous ne nous sommes vues que deux fois. Vos histoires ne me regardent pas. Je ne voudrais pas que Geoffrey s' imagine que nous complotons. J'ai fait réaliser une photocopie de votre lettre par ma femme de ménage, il en aura pris connaissance à l'heure où vous lirez ces lignes. Je comprends d'avance sa colère. Ce n'est pas un garçon violent, il vous suffira de vous montrer chatte pour vous faire pardonner.

Cabourg connaît une journée magnifique. Votre passion pour la météo est absurde. Croyez en Dieu au lieu d'ajouter

CANNIBALES

foi à ces nigauderies. Geoffrey ne veut pas d'enfant mais ce n'est pas une raison pour perdre vos journées à spéculer sur l'état du ciel. La peinture n'est pas un métier. Vous êtes obsédée par le beau temps alors que mon fils devrait suffire à vous ensoleiller.

J'espère vous voir cet été avec un petit chien. Vous avez besoin de pouponner. Une bête vit quinze ans quand on n'est pas obligé de la faire piquer bien avant. Avec un bébé on n'en finit plus. À cinquante-deux ans, Geoffrey n'est plus aussi jeune qu'avant et il me cause encore du souci. Vous avez de la chance qu'il vous épargne l'épreuve d'être mère.

Je vous prie de faire en sorte que votre prochaine lettre ne m'arrive jamais. Abstenez-vous donc de l'écrire, le tour sera joué.

Jeanne

Chère Madame,

Je vous prie de me pardonner de vous avoir écrit. Je ne sais que trop combien les mots sont désagréables à entendre et surtout à lire car l'œil doit prendre la peine de les déchiffrer. Ils éclatent ensuite dans la tête comme des mines antipersonnel, estropiant à l'occasion certaines de nos pensées. Vous devez avec raison préférer le silence qui est au langage ce que la paix est au conflit.

Votre garçon a dû maintenant vous annoncer la nouvelle. Sa souffrance me fait souffrir encore plus qu'il n'en souffre. Il est sensible, l'être humain, son corps n'est pas assez étendu pour un crâne aussi proéminent. La douleur n'a pas la place de prendre ses aises. Au lieu de se diffuser des pattes au museau, elle s'enferme furieuse dans le cerveau qu'elle comprime comme une tumeur. La mélancolie envahit notre espèce avec l'âge qui voûte, rapetisse inexorablement. La belle mandragore qu'est la mort, au bout de notre course elle doit nous faire du bien.

Sachez que Geoffrey ne m'a pas déçue. Un être intelligent qu'aucune femme ne regrettera jamais d'avoir connu. Il souffre certes de calvitie jusqu'à en être calotté comme

d'une kippa mais il a de beaux yeux sombres et il est en certaine place assez dodu pour permettre à une femme de conjurer sa peur du vide.

J'appréciais sa fragrance de fruit mûr, la pourriture noble des taches brunes sur ses mains, son visage et son cœur dont il m'a montré un jour d'exaltation une échographie en couleurs. Je suis une femme qui aime le vin des vendanges tardives. Je n'aime pas l'odeur acidulée des jeunes gens, elle m'irrite comme ces sels dont nos aïeules respiraient les vapeurs à chaque bouffée de chaleur. J'étais séduite infiniment par son poil gris et ce ventre qui me servait d'oreiller en voyage.

Du reste, vous parlez des chiens dont la durée de vie excède rarement quinze ans. Avec ses kilos, ses poumons bronzés par le tabac, son foie fatigué par le beurre, le gin, la crème fraîche, je ne lui accordais guère plus d'années. Je me disais les premiers temps que notre histoire serait dense et brève. Je tirais un certain réconfort en imaginant que je lui survivrais. J'envisageais même la possibilité de lui soutirer une grossesse avant son agonie pour prouver au monde ma fécondité et conserver un souvenir de lui.

Depuis quelques mois, la peur m'avait saisie de finir par m'habituer à sa présence au point que sa disparition puisse se révéler une cause d'insurmontable angoisse et rien ne froisse davantage la peau des femmes que l'angoisse. J'en suis même arrivée un soir de blues à lui demander ce que je deviendrais après sa mort.

Vous connaissez Geoffrey, il est à la fois susceptible et dominateur. Faire allusion à son maigre reliquat d'années

de vie dont après plus d'un demi-siècle le plus clair avait fondu, l'a humilié. Il est allé jusqu'à prétendre que je pouvais d'ici son trépas rouler sous un autobus, périr d'anémie, d'hydropisie, de pneumonie.

Des paroles imbéciles sans aucun fondement. Je suis férue de diététique, de flexions, de pompes, mon horreur des toxiques est légendaire, je scrute la rue avant d'autoriser une jambe à poser prudemment le bout d'un escarpin sur la chaussée, comment dans ces conditions mourir avant l'heure ? Voilà un mystère qu'il fut incapable d'éclaircir.

J'aimerais vous ressembler une fois vieille. Je déteste les rides, malgré mon âge je les pourchasse et vous n'en avez guère. Vous avez sans doute mené une existence paisible, sans à-coups, ennuyeuse souvent mais vous en touchez aujourd'hui les dividendes. Le troisième âge c'est l'époque de la comptée, ceux qui ont peu dépensé leur jeunesse ont conservé assez de menue monnaie pour s'acheter quelques années de survie dans un corps moins repoussant que celui dont écopent les survivants de décennies de bamboche.

Je vous trouvais chanceuse d'avoir mis Geoffrey au monde. Aujourd'hui je regrette que vous ne vous soyez pas tenue dans la plus grande chasteté le soir où vous l'avez conçu. Je me serais passée d'être obligée de rompre. Je dois classer cet instant parmi les moins plaisants de ma vie.

Je n'éprouve aucune aversion envers vous, aucune haine, pas la moindre amertume. Toute femme est faillible, je peux moi-même à l'occasion perdre la raison, trop acheter, trop veiller, jeûner à l'excès ou à force de me dénigrer perdre durant des jours cette confiance en soi indispensable à

l'artiste pour prendre le risque d'échouer, de devoir subir ses propres quolibets devant une toile médiocre dont il n'aura pas seulement le courage de faire une flambée.

Je vous écris de nuit, dans le silence de cet immeuble où criaillent jusqu'à dix heures du soir les garnements de la famille permissive du rez-de-chaussée. Je sais fort bien que vous avez cru bon de négliger l'éducation de Geoffrey, lui inculquant le mépris de l'autorité, des institutions et de la dignité des femmes. Vous en avez fait un homme qui crie, s'emballe, ne supporte ni la contradiction ni le prosaïque dialogue si nécessaire au couple pour perdurer. Vous en avez fait en outre un monsieur à l'amour parcimonieux. Autant vivre avec un mufle ladre mais passionné, même s'il vous shoote comme un ballon les jours où baisse la Bourse pour se venger de l'effritement de son épargne.

Il est temps que soit démaquillé mon visage et ma tisane bue. Dormir est une activité qui me sied à merveille, faire le plein de sommeil m'aide à trotter le lendemain l'esprit léger. Sans compter toutes ces toiles qui se peignent dans mes rêves sur les parois de mon crâne, au matin je n'ai plus qu'à les recopier avec les gestes déliés d'un ange.

Une fois encore, je vous demande pardon de vous avoir écrit. N'oubliez pas quand même de lire cette lettre. Vous me devez cet effort, moi qui ai fait tous les miens pour tenter d'aimer votre fils.

Noémie

Mademoiselle,

Vous avez eu beaucoup de chance de connaître Geoffrey. D'enfant, je n'en aurais certes pas voulu d'autre. Vos rodomontades au sujet de votre jeune âge sont grotesques.

N'oubliez pas que vous êtes bien chétive, vos pattes sont grêles et votre tronc trop fin. Parvenues à l'âge mûr quand elles y parviennent, les femmes maigres comme des brindilles se font les frêles nids de toutes sortes de maux délétères. Bactéries et virus les emportent vers le cimetière en chantonnant un requiem propre à hérissier le poil des plus valeureux vivants.

Autant vous dire la vérité, vous mourrez avant lui. Je vous enterrerai peut-être car je n'exclus pas que dépourvue de mon fils vous attentiez bientôt à vos jours. Lors de vos visites, j'ai remarqué sur votre cou plusieurs envies grenat qui sont autant de signes d'une tendance à la dépression. Un mal qui fauche chaque jour sa gerbe de femmes comme vous désœuvrées et peu aimantes.

Je ne crois guère aux plantes, aux décoctions ni à tous ces produits chimiques dont on gave les fous dans les asiles. Poutine avait une tante viennoise qui avait vu quelques

mois durant le docteur Freud à la suite de la perte d'un œil dont elle ne pouvait faire le deuil. Il s'est toujours demandé si cet homme ne lui avait pas procuré quelque apaisement avant qu'elle ne contracte à son cabinet le virus de la grippe espagnole et ne soit emportée au beau milieu de sa cure.

Je vous crois folle. Quitter mon fils ne peut être le fait d'une personne jouissant de toutes ses facultés. Vous me rappelez cette institutrice qui autrefois ne cessait de lui coller des notes très au-dessous de la moyenne et qui présentait les mêmes envies que vous. J'avais prévenu en vain la directrice de sa fragilité mentale qui la poussait à dévaloriser le travail de Geoffrey. L'avenir m'a donné raison. Elle n'a pas attendu la fin de l'année scolaire pour périr dans un incendie. Une explosion de chauffe-eau. Préférer le gaz à l'électricité, n'est-ce pas là une irréfutable preuve de démence ? Autant se chauffer avec une bombe.

Soignez-vous. D'après Geoffrey votre talent est réel mais par démagogie son regard aura embelli vos toiles pour lui donner une raison de plus de vous aimer. Si je les avais vues, je les aurais trouvées gauches. Sans génie, pratiquer un art est une forme d'escroquerie. Ils sont des fripons ceux qui embrassant la carrière ne sont pas Michel-Ange, La Fontaine, Mozart ou Vauban. Au fond de vous il y a sûrement un filet de voix pour vous traiter de fripouille et miner lentement votre raison. À vingt-quatre ans, déjà vous n'en avez plus guère. Bientôt vous entendrez le bruit sinistre de la démence toquant à votre crâne et vous réglerez la note de votre médiocrité. Pour chaque touche de couleur

ce seront des jours d'angoisse, des nuits de délire, des années de désespoir. Toutes ces souffrances qui peuplent l'enfer des fous.

Faire de vous une simple ménagère au service d'un quelconque mari doit être à la portée de n'importe quel thérapeute de quartier. Vos pinceaux ne seront plus alors qu'autant de plumeaux bien utiles pour déloger la poussière dans ses cachettes les plus escarpées.

À moins que vous ne jetiez dès aujourd'hui tout votre matériel à la rue. Vous vous sentirez aussitôt plus légère de vous être débarrassée des outils de vos forfaits. Un cambrioleur sacrifiant sa pince-monseigneur devient aussitôt presque honnête homme. Il n'a plus qu'à aller au commissariat pour avouer ses infractions et après un séjour en prison libre à lui de jouir désormais des joies arides du travailleur.

Une fois le sacrifice consommé, vous n'aurez plus qu'à rendre visite à votre médecin de famille pour lui confesser vos remords d'avoir osé entreprendre une carrière de voleuse de renommée. Avoir pour dessein de s'accaparer un seul éclat de la gloire des grands est plus condamnable encore que chez un joaillier gratter en catimini les pierres d'une rivière de diamants pour en dérober des fragments de carat.

Ce médecin a dû vous voir grandir de rougeole en angine, de dartres en puberté, de premières règles en aménorrhée. Il vous administrera un purgatif en guise de pénitence et vous menacera d'une maladie dégénérative induite par les produits chimiques dont sont gorgées les peintures afin